



## NOTICE

SUR LA VIE, LE MINISTÈRE ET LES ÉCRITS

DU MARQUIS

## D'ARGENSON

Ministre des affaires étrangères sous Louis XV <sup>1</sup>

**R**ENÉ-LOUIS DE VOYER, MARQUIS D'ARGENSON, naquit le 18 octobre 1694. Il étoit fils aîné de Marc-René de Voyer d'Argenson, lieutenant général de police au Châtelet de Paris, charge qu'il exerça durant vingt et un ans des règnes de Louis XIV et de Louis XV, garde des sceaux sous la régence du duc d'Orléans, de 1718 jusqu'en juin 1720.

Pendant cette longue carrière, le garde des sceaux d'Argenson (né en 1652, mort le 8 mai 1721) se fit remarquer par la surveillance active

1. Édition de 1825.

qu'il exerça dans la capitale, par le bon ordre qu'il y maintint en des temps agités, par la rigidité de son caractère, qui, jointe à une physionomie austère, ajoutoit à l'impression causée par la sévérité de ses fonctions. Malgré les traits peu prévenans sous lesquels a été dépeint par ses contemporains le destructeur de Port-Royal et l'antagoniste redouté des parlemens, ses ennemis n'ont pu disconvenir que ce fût un magistrat éclairé, infatigable au travail, déployant surtout une intrépidité rare dans les circonstances périlleuses au milieu desquelles il se trouva plus d'une fois placé. « Il eût été digne de naître Romain, dit Fontenelle, et de passer du sénat à la tête d'une armée. »

Le temps où il vécut lui interdit cette destinée. Tant d'activité, de courage, de force d'âme, furent concentrés dans l'exercice d'une magistrature subalterne, qu'il illustra par ses talens. Il assura d'une main ferme cet ordre, cette sécurité, cette police enfin, triste nécessité des grandes villes, unique satisfaction d'un peuple qui ne possède point d'autres garanties, dont les avantages, dédaignés dans un pays libre, étoient plus indispensables que jamais, à une époque où la turbulence des grands, la fureur des factions, avoient suspendu si souvent l'exécution des lois et interverti l'action de la justice.

Son abord glacial, la dureté fixe d'un regard qui sembloit pénétrer jusqu'au fond des consciences,

ces, étoient chez lui l'effet du calcul plutôt que d'une insensibilité véritable. Humain et généreux quand il croyoit pouvoir l'être, il n'usa de rigueurs réelles que lorsque la volonté dont il s'étoit fait l'organe ne lui laissoit aucun choix : « Il fit le moins de mal qu'il put, sous un voile » de persécution qu'il sentoit nécessaire pour » persécuter moins en effet, et même pour épargner les persécutés. » (*Mémoires de Saint-Simon.*) Duclos porte de lui un jugement semblable : « Il prévint et calma plus de désordres » par la crainte qu'il inspira que par des châti- » ments. »

Voltaire<sup>1</sup> rapporte que ce fut à M. d'Argenson, alors lieutenant de police, que Fontenelle dut sa tranquillité, après la publication de l'*Histoire des Oracles*. Ici le témoignage de Voltaire ne sauroit être soupçonné : ce ne fut point envers les imprudences de sa première jeunesse que le même magistrat fit preuve d'indulgence.

Après s'être acquitté d'une charge inférieure et pénible, avec autant de zèle que de discrétion et de sagacité, M. d'Argenson rendit à son pays des services non moins signalés, dans le poste éminent que lui confia le duc d'Orléans, régent du royaume. Investi de la présidence du conseil des finances, en même temps que de la direction suprême de la justice, il travailla

1. *Lettres sur quelques écrivains accusés d'athéisme.*

puissamment à réparer le désordre dans lequel les dernières années de Louis XIV avoient plongé la fortune publique. Il montra dans ces diverses places une activité incroyable : « Il ne connois- » soit point, à l'égard du travail, la distinction » des jours et des nuits. Il donnoit ses audiences » dès trois heures du matin, et dictoit, à trois ou » quatre secrétaires à la fois, des lettres dont » chacune étoit un modèle de précision et de » clarté<sup>1</sup>. »

Cependant, lorsque l'abus des ressources véritables que présentoit le système de Law eut amené un discrédit que le garde des sceaux s'étoit efforcé inutilement de prévenir, M. d'Argenson fut sacrifié au mécontentement public, et ceux dont l'extravagance avoit le plus contribué au désordre demeurèrent en place. Il ne survécut que peu de mois à sa retraite.

Exécuteur des volontés d'un prince auquel l'univers ne contesta point de son vivant le nom de *Grand*, instrument d'un pouvoir qu'entouroit encore le prestige de tous les genres de gloire, le garde des sceaux d'Argenson consacra tous ses soins à l'affermissement de l'autorité monarchique. Mais déjà l'expérience avoit enseigné à juger avant d'admirer, à penser avant de servir. Participant à la tendance des esprits éclairés du nouveau siècle, ses deux fils, que leur naissance

1. Fontenelle.

et leur position portoient aux plus hauts rangs de la magistrature, prirent part aux progrès de la philosophie et des lumières, durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sous ce point de vue, il est difficile de pouvoir isoler l'une de l'autre la carrière politique des deux frères.

Le comte d'Argenson (Marc-Pierre), né le 16 août 1696, avoit devancé son frère aîné dans les charges publiques. Intendant de Touraine en 1721, conseiller d'État le 28 janvier 1724<sup>1</sup>, il concourut à la rédaction de ces belles ordonnances de législation civile qui ont fondé la réputation du chancelier d'Aguesseau. En 1741, il fut nommé à l'intendance de Paris, et, le 25 août 1742, admis au conseil des ministres comme adjoint au cardinal de Tencin, que le premier ministre Fleury paroissoit s'être désigné pour successeur. Enfin, le 1<sup>er</sup> janvier de l'année 1743, le comte d'Argenson entra au ministère de la guerre, en remplacement du marquis de Breteuil, dont la mort subite, arrivée à Issy, presque sous les yeux du cardinal de Fleury, fit tant d'impression sur l'esprit de ce vieux ministre qu'il n'y survécut lui-même que peu de jours<sup>2</sup>.

1. Il fut reçu en 1726 de l'Académie des Sciences, et en 1749 de celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

2. Le cardinal de Fleury mourut à Issy, le 29 janvier 1743, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et sept mois.

Le cardinal de Tencin demeura au conseil jusqu'en 1751, mais n'exerçant qu'une influence secondaire. Retiré dans son diocèse de Lyon, il y mourut en 1758.

Ce moment rappelle de douloureux souvenirs. On étoit au milieu de cette guerre de succession d'Autriche, si follement engagée par une cabale de cour habile à profiter et de la crédulité d'un vieillard, et de l'insouciance d'un jeune monarque, et de l'ardeur d'une nation trop aisée à séduire par l'appât de la gloire. Cent mille soldats françois venoient de périr sous le canon de Prague et les neiges d'Egra. Les économies accumulées en quinze années d'une administration pacifique avoient été gaspillées en dix-huit mois. Devenu tout à coup aussi prodigue de sa renommée que des trésors de l'État, le cardinal de Fleury avoit consenti à mettre en jeu une réputation de soixante années de prudence, de probité, de modération, dans la ridicule illusion d'être plus qu'un Richelieu, et de régenter l'Europe comme il gouvernoit son royal élève. Celui qui, peu auparavant, médiateur respecté de toutes les puissances, avoit, par un chef-d'œuvre de politique, sauvé la Turquie d'une invasion russe, fait restituer au Croissant les conquêtes du prince Eugène, et déconcerté les projets du comte de Munich pour l'affranchissement de la Grèce, n'avoit pas éprouvé lui-même de scrupule en manquant à des engagemens solennels, et en voulant attenter aux droits de la légitimité la plus certaine <sup>1</sup>.

1. La pragmatique sanction qui assuroit l'héritage d'Au-

Souillant sa pourpre et ses cheveux blancs par une témérité qui n'eût pas été pardonnable à la jeunesse, Fleury s'étoit obstiné à régner jusqu'au dernier période d'une vie presque éteinte, et, presque hors d'état de bouger de son lit, croyoit diriger avec une tête de quatre-vingt-dix ans des armées éloignées de trois cents lieues, et à la conduite desquelles toute sa vie l'avoit rendu étranger. Une jalousie puérile lui avoit fait congédier le meilleur conseiller dont sa raison affoiblie eût pu s'aider en des instans aussi critiques<sup>1</sup>. Enfin, jamais scène plus digne des pinceaux de la comédie n'avoit produit d'aussi sanglantes catastrophes. Marie-Thérèse, vengée, par le dévouement des Hongrois et l'assistance de l'Angleterre, des humiliations que lui préparoit le cabinet de Versailles, avoit recouvré tous ses États héréditaires, à l'exception de la Silésie. Privé de son propre patrimoine, notre allié l'empereur Charles Albert, étoit réduit à solliciter chaque jour la charité du cardinal de Fleury *pour éviter de mourir de faim* (telles étoient les expressions de ses dépêches). Enivrées de leurs succès et gorgées de nos dépouilles, massacrant

triche à François de Lorraine, gendre de l'empereur Charles VI, avoit été garantie par la France au traité de Vienne, en 1735.

1. Germain-Louis de Chauvelin, né en 1685, garde des sceaux, vice-chancelier de France, ministre des affaires étrangères en août 1727, exilé le 20 février 1737.

les prisonniers sur le champ de bataille et les blessés dans les hôpitaux, des nuées de *Talpaches*, de *Cravates* et de *Pandours*, se répandoient en Alsace et en Lorraine, et jetoient l'épouvante jusque dans la Bourgogne et la Franche-Comté. Leur général, le féroce Mentzel, invitoit à la soumission les habitans de ces provinces, en menaçant dans ses proclamations quiconque seroit pris les armes à la main de le faire pendre, après l'avoir forcé à se couper, de ses propres mains, le nez et les oreilles. (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

La cour de Vienne comptoit si bien sur ces nouvelles conquêtes, qu'elle offroit le royaume de *Bourgogne* à l'empereur Bavaurois, s'il vouloit renoncer à ses États héréditaires et se détacher de l'alliance française. Belle-Isle, Broglie, Noailles, Maillebois, luttant inutilement contre la mauvaise fortune, rejetant l'un sur l'autre la cause de leurs revers, ramenoient successivement, à travers mille obstacles, les foibles débris de ces armées qui avoient dû changer la face de l'Europe. Sur cent vingt mille François qui avoient envahi l'Allemagne en 1741, trente-cinq mille à peine traversèrent le Rhin, deux années plus tard, dans un complet dénûment. Appauvrissement, désertion, découragement universel, perspective d'une dissolution imminente, tels étoient les présens que le cardinal de Fleury léguoit à son pays pour prix d'une trop longue confiance dans la sagesse de sa politique.



Mais l'abatement ne sauroit être de durée chez les François. Les années 1744 et 1745 montrèrent tout ce que peut une nation héroïque. L'armée, que l'on croyoit anéantie, reparut comme par enchantement. Un général enfant adoptif de la France <sup>1</sup>, auquel celle-ci n'ose reprocher ni sa naissance ni sa patrie, la commandoit. Louis XV lui-même sembla sortir de son apathie, et, sacrifiant aux dangers de l'État quelques mois de son repos, se rendit au camp, accompagné de son conseil, de ses courtisans, de ses valets. La duchesse de Chateauroux, nouvelle Agnès Sorel, en carrosse doré traîné par huit chevaux, parut au quartier-général. Abandonnant à ses généraux les soins du commandement, le roi fit plus par sa seule présence que leurs plus savantes manœuvres. Ce fut à qui se feroit tuer avec plus de grâce pour mériter un regard; et le monarque le moins familier à l'art militaire ramena la victoire sous des drapeaux qu'elle n'a jamais fuis qu'à regret.

Les deux frères d'Argenson furent en partie les moteurs de ce grand réveil de la France : « C'étoit à eux, dit M. de Lacretelle <sup>2</sup>, qu'il étoit » réservé de réparer les maux causés par l'esprit » vague et le caractère turbulent des deux frères » de Belle-Isle. »

1. Le maréchal de Saxe.

2. *Histoire du xviii<sup>e</sup> siècle.*

Le ministre de la guerre avoit accompagné Louis XV à la prise de Menin, Ypres, Furnes et Fribourg en Brisgau. Lui-même avoit hâté la reddition de cette dernière place, grâce à un stratagème heureux. On accorda comme une faveur à la garnison de la ville de se retirer dans les forts, où les provisions manquant pour un si grand nombre de troupes, elles ne tardèrent pas à être réduites par la famine. Ce fut au retour du roi à Versailles, le 18 novembre de la même année, que son frère, le marquis d'Argenson, fut nommé secrétaire d'État au département des affaires étrangères. Il étoit âgé de cinquante ans; sa carrière avoit eu jusque là peu d'éclat. Plus homme de cabinet qu'homme du monde, plus réfléchi que brillant, plus philosophe que courtisan, il avoit consacré ses loisirs à des études persévérantes. Conseiller au parlement en 1716, en 1720 il étoit entré au conseil d'État (le 6 novembre), et avoit été nommé, la même année, intendant du Hainaut et Cambrésis, en résidence à Maubeuge. Ce fut pendant la durée de son intendance qu'eut lieu le congrès de Cambrai (1722-1725), réunion diplomatique ayant pour objet de consolider le traité d'Utrecht, mais dissoute sans résultat, par le renvoi de l'infante destinée pour épouse à Louis XV.

La présence du marquis d'Argenson au congrès de Cambrai contribua puissamment à le mettre au courant des ressorts cachés de la politique.

De retour à Paris, en 1724, sa charge l'obligeoit à assister au conseil des parties, pour le jugement des affaires contentieuses. Possesseur d'une vaste bibliothèque déjà réunie par son père, il se livroit à la composition d'opuscules politiques et littéraires, dont une foible partie seulement étoit destinée à la publicité, de son vivant ou après sa mort.

Nous avons déjà parlé de M. de Chauvelin, homme d'un grand savoir, d'un esprit capable des plus hautes conceptions, auquel le cardinal de Fleury dut l'éclat des premières années de son ministère, et qu'il ne récompensa que par l'ingratitude et l'exil. Une amitié que n'altéra point le changement de fortune unissoit M. d'Argenson au garde des sceaux Chauvelin. Ce fut à la suggestion du garde des sceaux que M. d'Argenson fut désigné pour l'ambassade de Portugal, mission aussi importante que délicate par les avantages qu'en devoit tirer la France, si l'on parvenoit à soustraire ce royaume à la tyrannie mercantile de l'Angleterre. L'exil de M. de Chauvelin, l'attachement prononcé que lui conservoit M. d'Argenson (attachement que l'on qualifioit à la cour du terme injurieux de *chauvelinisme*), arrêterent le départ du nouvel ambassadeur, qui

1. M. d'Argenson avoit épousé, dès avant son intendance, Madeleine Meliand, fille de M. Meliand, intendant de Flandre et conseiller d'État. Il eut de ce mariage un fils (M. de Paulmy), et une fille mariée au comte de Maillebois.

en fut pour une grande partie de ses frais, et pour ses travaux préparatoires sur l'objet de cette mission. M. de Chavigny partit à sa place, au mois de mars 1740.

Depuis lors, le marquis d'Argenson avoit repris ces douces occupations auxquelles il trouvoit tant de charmes<sup>1</sup>; non cependant qu'il ne se sentît parfois aiguillonné du désir de mettre en œuvre les spéculations de bien public que la méditation lui avoit suggérées. Mais voici de quelle nature étoit son ambition : « Il y a aujourd'hui, » disoit-il, un métier où il y a prodigieusement à » gagner, car personne ne s'en avise. C'est celui » d'être parfaitement honnête homme; qu'on joi- » gne à cela une grande application, qui amène » nécessairement quelque intelligence, et il est » impossible que, de degré en degré, l'on ne » soit recherché pour les premières places. Soyons » capables, c'est le moyen de nous rendre néces- » saires, etc. » Le moyen étoit peu suivi; aussi la surprise fut-elle générale à la cour lorsque l'on vit nommer à un poste éminent et envié un homme si peu assidu dans les salons de Versailles.

Il y avoit six mois que le ministère des affaires

1. Le 23 mai 1744, M. d'Argenson fut nommé conseiller au conseil royal *des finances et des dépêches*, titre à peu près honorifique, mais accordé presque toujours à l'ancienneté. Il n'y avoit jamais que deux membres du conseil qui en fussent revêtus, et la charge étoit à vie. Le marquis d'Argenson en fut pourtant privé à sa sortie du ministère.

étrangères étoit vacant, depuis le renvoi de M. Amelot <sup>1</sup>, que la duchesse de Chateauroux avoit pris en aversion, parce qu'il étoit bègue. (Voltaire.)

« De toutes les parties du gouvernement <sup>2</sup>,  
 » c'étoit la seule dont Louis XV semblât toujours  
 » s'occuper avec quelque attrait ; mais il en fai-  
 » soit le travail si négligemment qu'il fut souvent  
 » obligé d'appeler à son aide Chavigny, homme  
 » habile en diplomatie. La correspondance de  
 » Louis XV avec Frédéric, roi de Prusse, fit  
 » sentir à ce prince les inconvéniens de conduire  
 » les négociations sans intermédiaire. Frédéric  
 » savoit s'y prévaloir du besoin que l'on avoit  
 » de ses armes et de la gloire qu'il avoit acquise.  
 » Louis étoit piqué du ton que prenoit ce mo-  
 » narque, dont la puissance étoit si inférieure à  
 » la sienne. »

Ce fut pour parer à ces inconvéniens que M. d'Argenson fut élevé à des honneurs auxquels l'appeloient ses connoissances acquises, et aussi l'habileté que déployoit son frère dans le département qui lui étoit confié. Le choix de Louis XV s'étoit d'abord porté sur M. de Ville-neuve, revenu depuis peu d'une ambassade à Constantinople, dont il s'étoit acquitté avec

1. Amelot de Chaillou, successeur de M. de Chauvelin aux affaires étrangères, reçut sa démission le 26 avril 1744, mourut en 1749.

2. Lacrosette, *Histoire du xviii<sup>e</sup> siècle*.

honneur. Mais celui-ci s'excusa sur son âge de soixante et onze ans, et sur le mauvais état de sa santé. M. d'Argenson, sans avoir rempli lui-même d'ambassade, étoit cependant connu à l'étranger par sa désignation à celle de Lisbonne. Cette mission avoit tellement inquiété les Anglois, que, pendant deux années consécutives, il y eut à la bourse de Londres des paris ouverts pour savoir s'il partiroit ou non.

Il arrivoit au pouvoir avec de grandes pensées, et des plans mûris de longue main pour la grandeur et la prospérité de sa patrie. Les contrariétés qu'il éprouva, l'état désordonné où se trouvoit l'Europe, la jalousie de ses collègues, lui en interdirent l'exécution. C'est à la postérité qu'il les a légués; et ses écrits feroient mieux juger son caractère que les trois années d'un ministère orageux.

Le gouvernement des deux frères s'annonça d'une manière brillante et féconde en événements<sup>1</sup>. L'année 1745 fut marquée par une des plus belles victoires que la France comptât dans

1. Voici quelle étoit pour lors la composition du conseil des ministres : M. d'Aguesseau, chancelier de France, tenant les sceaux; M. de Maurepas à la marine, d'où il fut renvoyé en 1749; M. Orry, contrôleur général des finances, remplacé peu après, en 1745, par M. de Machault; MM. d'Argenson; M. de Saint-Florentin, secrétaire d'État de la maison du roi; Boyer, ancien évêque de Mirepoix, tenant la feuille des bénéfices; le cardinal de Tencin et le maréchal de Noailles, ministres d'État sans attributions.

ses annales, en un temps où il étoit encore possible de les compter. Aujourd'hui même que nos lauriers se sont tant accrus, ils n'ont pu obscurcir le souvenir de Fontenoy (11 mai 1745). Les deux ministres d'Argenson se trouvèrent avec Louis XV à cette journée. M. de Voyer, fils aîné du ministre de la guerre, chargeant la colonne angloise à la tête du régiment de Berri, s'exposa longtemps au milieu de la mêlée, et fut pendant deux heures tenu pour mort par son père. C'eût été le second fils qu'il eût perdu sous les drapeaux, le plus jeune ayant péri deux années auparavant, sur les remparts de Prague <sup>1</sup>. <sup>2</sup> Huit canons anglois pris à cette bataille furent donnés par le roi au comte d'Argenson, en récompense de ses services.

On peut juger de l'ivresse générale qu'inspira la victoire de Fontenoy par ce billet écrit par

1. Lettre de madame du Deffand au président Hénault, 21 juillet 1742. *La mort du petit d'Argenson est affreuse*. Il paroît qu'il fut tué en duel par M. de Clermont Tonnerre. Aussi répandit-on qu'il avoit été tué par la foudre.

2. M. de Voyer (Marc-René), fils aîné du ministre de la guerre, né en 1722, lieutenant-général des armées du roi, inspecteur de cavalerie, grand bailli de Touraine, commandant en Saintonge et dans le pays d'Aunis, après s'être distingué au service militaire et avoir été blessé en plusieurs rencontres, passa les dernières années de sa vie à sa terre des Ormes, ou dans les soins de son commandement. Il mourut victime de son dévouement, ayant gagné dans les marais de Rochefort, dont il activoit le desséchement, la maladie à laquelle il succomba, le 18 septembre 1782.

Voltaire au ministre des affaires étrangères, à l'instant où elle lui fut annoncée : « Ah ! le bel » emploi pour votre historien ! Il y a trois cents » ans que les Rois de France n'ont rien fait de » si glorieux. Je suis fou de joie. Bonsoir, Mon- » seigneur. »

La réponse du marquis d'Argenson, écrite sur le champ de bataille, se trouve rapportée dans le *Commentaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade*.

Elle contient un des récits les plus fidèles et les plus authentiques des événemens dont il venoit d'être témoin. Elle retrace un temps où l'enthousiasme public étoit ravivé pour un monarque dont on oublioit les erreurs passées, en faveur des intentions plus nobles qu'il venoit de manifester ; où l'intérêt général se portoit vers le dauphin, qui, par sa bonne grâce et quelques symptômes de bravoure, s'étoit acquis une popularité dont, s'il faut en croire des mémoires contemporains, son père lui-même ne tarda pas à devenir jaloux. Au milieu de ces sentimens qui caractérisent le temps où il écrivait, on reconnoît aussi dans le récit du marquis d'Argenson les émotions d'une âme qui répugne à prendre part à ces sanglans divertissemens des rois, dont l'idée de gloire ne peut entièrement déguiser à ses yeux l'affreuse nudité. Le voici :

« Monsieur l'historien, vous avez dû appren-



» dre dès mercredi au soir la nouvelle dont vous  
 » me félicitez tant. Un page partit du champ de  
 » bataille le mardi à deux heures et demie,  
 » pour porter les lettres; j'apprends qu'il arriva  
 » le mercredi à cinq heures du soir à Versailles.  
 » Ce fut un beau spectacle que de voir le roi et  
 » le dauphin écrire sur un tambour, entourés de  
 » vainqueurs et de vaincus, morts, mourans et  
 » prisonniers. Voici des anecdotes que j'ai remar-  
 » quées : J'eus l'honneur de rencontrer le roi  
 » dimanche, tout près du champ de bataille.  
 » J'arrivois de Paris au quartier de *Chin*. J'appris  
 » que le roi étoit à la promenade. Je demandai  
 » un cheval; je joignis Sa Majesté près d'un  
 » lieu d'où l'on voyoit le camp des ennemis.  
 » J'appris pour la première fois de Sa Majesté de  
 » quoi il s'agissoit tout à l'heure, à ce qu'on  
 » croyoit. Jamais je n'ai vu d'homme si gai de  
 » cette aventure qu'étoit le maître. Nous discu-  
 » tâmes justement ce point que vous tranchez en  
 » quatre lignes : quels de nos rois avoient gagné  
 » les dernières *batailles royales*? Je vous assure  
 » que le courage ne faisoit point de tort au juge-  
 » ment, ni le jugement à la mémoire. De là, on  
 » alla coucher sur la paille. Il n'y eut pas de nuit  
 » de bal plus gaie; jamais tant de bons mots.  
 » On dormit tout le temps qui ne fut pas coupé  
 » par des courriers, des *Grassins*<sup>1</sup> et des aides

1. Arquebusiers commandés par M. de Grassin.

» de camp. Le roi chanta une chanson qui a beau-  
» coup de couplets, et qui est fort drôle. Pour le  
» dauphin, il étoit à la bataille comme à une chasse  
» de lièvre, et disoit presque : « Quoi ! n'est-ce  
» que cela ? » Un boulet de canon donna dans la  
» boue et crotta un homme près du roi. Nos  
» maîtres rioient de bon cœur du barbouillé. Un  
» palefrenier de mon frère a été blessé à la tête,  
» d'une balle de mousquet. Ce domestique étoit  
» derrière la compagnie.

» Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que  
» c'est le roi qui a gagné lui-même la bataille,  
» par sa volonté, par sa fermeté. Vous aurez des  
» relations et des détails; vous saurez qu'il y a  
» eu une heure terrible, où nous vîmes le second  
» tome de Dettingue. Nos François humiliés de-  
» vant cette fermeté angloise, leur feu roulant  
» qui ressembloit à l'enfer, que j'avoue qui rend  
» stupides les spectateurs les plus oisifs. Alors on  
» désespéra de la république. Quelques-uns de  
» nos généraux qui ont plus de courage de cœur  
» que d'esprit donnèrent des conseils fort pru-  
» dens. On envoya des ordres jusqu'à Lille; on  
» doubla la garde du roi, on fit emballer; et à  
» cela le roi se moqua de tout et se porta de la  
» gauche au centre, demanda le corps de réserve  
» et le brave Lowendhal; mais on n'en eut pas  
» besoin. Un faux corps de réserve donna. C'étoit  
» la même cavalerie qui avoit d'abord donné  
» inutilement, la maison du roi, les carabiniers,

» ce qui restoit tranquille des gardes françois,  
» des Irlandois, excellens surtout quand ils  
» marchent contre des Anglois et Hanovriens.  
» Votre ami M. de Richelieu est un vrai Bayard.  
» C'est lui qui a donné le conseil, et qui l'a exé-  
» cuté, de marcher à l'ennemi comme des chas-  
» seurs ou comme des fourrageurs, pêle-mêle,  
» la main baissée, le bras raccourci ; maîtres,  
» valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout en-  
» semble. Cette vivacité françoise dont on parle  
» tant, rien ne lui résiste ; ce fut l'affaire de dix  
» minutes que de gagner la bataille avec cette  
» botte secrète. Les gros bataillons anglois tour-  
» nèrent le dos, et, pour vous le faire court,  
» on en a tué quatorze mille. Il est vrai que le  
» canon a eu l'honneur de cette affreuse bouche-  
» rie. Jamais tant de canons, ni si gros, n'ont  
» tiré à une bataille générale, qu'à celle de Fon-  
» tenoy. Il y en avoit cent, Monsieur. Il semble  
» que ces pauvres ennemis aient voulu à plaisir  
» laisser arriver tout ce qui leur devoit être le  
» plus malsain, canon de Douai, gendarmerie,  
» mousqueterie. A cette charge dernière, dont  
» je vous parlois, n'oubliez pas une anecdote :  
» Monseigneur le dauphin, par un mouvement  
» naturel, mit l'épée à la main de la plus jolie  
» grâce du monde, et vouloit absolument char-  
» ger. On le pria de n'en rien faire. Après cela,  
» pour vous dire le mal comme le bien, j'ai re-  
» marqué une habitude trop tôt acquise, de voir

» tranquillement sur le champ de bataille des  
» morts nus, des ennemis agonisans, des plaies  
» fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur  
» me manqua, et que j'eus besoin d'un flacon.  
» J'observai bien nos jeunes héros, je les trouvai  
» trop indifférens sur cet article; je craignis, pour  
» la suite d'une longue vie, que le goût vînt à  
» augmenter pour cette inhumaine curée.

» Le triomphe est la plus belle chose du  
» monde : les Vive le roi ! les chapeaux en l'air  
» au bout des baïonnettes; les complimens du  
» maître à ses guerriers; la visite des retranche-  
» mens, des villages et des redoutes si intactes,  
» la joie, la gloire, la tendresse ! Mais le plan-  
» cher de tout cela est du sang humain, des  
» lambeaux de chair humaine. Sur la fin du  
» triomphe, le roi m'honora d'une conversation  
» sur la paix. J'ai dépêché des courriers. Le roi  
» s'est fort amusé hier à la tranchée<sup>1</sup>, on a beau-  
» coup tiré sur lui. Il y est resté trois heures.  
» Je travaillois dans mon cabinet, qui est ma tran-  
» chée; car j'avouerai que je suis reculé de mon  
» courant par toutes ces dissipations. Je trem-  
» blois de tous les coups que j'entendois tirer.  
» J'ai été hier voir la tranchée en mon petit par-  
» ticulier. Cela n'est pas fort curieux de jour.  
» Pour aujourd'hui, nous aurons un *Te Deum*

1. Tournai se rendit le 23 mai, et la citadelle le 19 juin 1745.

» sous une tente, avec une salve générale de  
 » l'armée, que le roi ira voir du Mont de la  
 » Trinité. Cela sera beau. »

*Réponse de Voltaire, du 20 mai 1745.*

Vous m'avez écrit, Monseigneur, une lettre telle que Madame de Sévigné l'eût faite, si elle s'étoit trouvée au milieu d'une bataille. Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire que le roi à la remporter. M. Bayard de Richelieu vous dira le reste. Vous verrez que le nom d'*Argenson* n'est pas oublié<sup>1</sup>. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendent bien glorieux. Adieu, Monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

Ce fut, en effet, d'après la relation du marquis d'Argenson et les renseignemens fournis par plusieurs officiers généraux que Voltaire composa presque immédiatement son *Poème de Fon-*

1. *D'Argenson, qu'enflammoient les regards de son père,  
 La gloire de l'État à tous les siens si chère,  
 Le danger de son roi, le sang de ses ayeux,  
 Assaillit par trois fois ce corps audacieux,  
 Cette masse de feu, qui semble impénétrable.  
 On l'arrête, il revient ardent, infatigable :  
 Ainsi qu'aux premiers temps, de leurs coups redoublés,  
 Les béliers enfonçoient les remparts ébranlés.*

(Poème de FONTENOV.)

*tenoy*. Cinq éditions en furent épuisées, et dix mille exemplaires vendus dans l'espace de dix jours, telle étoit l'avidité du public pour ce qui retraçoit un triomphe aussi national.

La victoire de Fontenoy, celles de Raucoux (11 octobre 1746) et de Laufeld (2 juillet 1747), enfin l'investissement de Maestricht en avril 1748, eurent pour effets la soumission complète de la Belgique Hollandoise et Autrichienne. Les savantes manœuvres du saxon Maurice et l'intrépidité du Danois Lowendhal eurent une grande part à ces succès. Mais le nom du ministre qui secondoit et dirigeoit leurs opérations appartenoit uniquement à la France. Le comte d'Argenson, s'associant par ses talens administratifs à la gloire de nos armes, avoit fait succéder la discipline au désordre et la confiance au découragement. Ce fut lui qui, après avoir recomposé une armée presque dissoute, réussit à réparer chaque nouveau succès, non moins destructif que les défaites passées, à mettre en honneur l'ordre et la subordination, surtout à assigner les rangs à la bravoure, en dépit de l'intrigue et de la faveur. Mais déjà ses vues, se portant sur l'avenir, préparoient des institutions grandes et durables<sup>1</sup>.

« Le comte d'Argenson s'efforçoit d'inspirer » au roi le goût des monumens utiles. Il le prouva

1. Lacrosette, *Histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle*.

» par l'établissement d'une école militaire <sup>1</sup>, où  
 » furent reçus cinq cents gentilhommes, dont  
 » les parens, dépourvus de biens, étoient morts  
 » au service de l'État, ou s'y étoient distingués.  
 » On approuva un monument dont l'exécution  
 » fut simple et noble comme son objet. Le même  
 » ministre ne cessa de protéger l'établissement  
 » des Invalides. Ce fut pour eux qu'il fit planter,  
 » vis à vis de leur hôtel, l'agréable promenade  
 » à laquelle il donna le nom de *Champs-Élysées*,  
 » comme pour inviter ces soldats mutilés à goû-  
 » ter le repos que les fables anciennes ont ima-  
 » giné pour les guerriers illustres. L'édit du 1<sup>er</sup>  
 » novembre 1750, par lequel il fit instituer une  
 » *Noblesse militaire* acquise de droit à tous ceux  
 » qui parviendroient au grade d'officiers géné-  
 » raux, fut vivement applaudi par la nation, et  
 » les philosophes <sup>2</sup> y virent une heureuse appli-  
 » cation de leurs maximes. »

C'étoit un premier pas vers l'égalité d'avancement, dont le principe choquoit trop les préjugés pour qu'on osât le proclamer ouvertement sous l'ancien régime.

Le corps des *Grenadiers Royaux*, un des plus beaux de l'armée, et qui rendit le plus de ser-

1. Édit de janvier 1751, enregistré au parlement le 22 du même mois.

2. Marmontel publia dans le *Mercure de France* un poëme sur la fondation de l'École militaire, et une épître au roi sur la noblesse accordée aux anciens officiers.

vices, dut son existence au même ministre. Ce furent d'abord sept régimens de nouvelles recrues, qui rivalisèrent dès leur origine avec les troupes les plus aguerries.

Au ministère de la guerre le comte d'Argenson réunit le département de Paris (à dater de l'année 1749). Cette ville dut à son administration plusieurs embellissemens; nous nous bornerons à nommer la place Louis XV, la rue Royale et les édifices qui la décorent, monumens conçus presque aussitôt après la bataille de *Fontenoy*, et destinés à en perpétuer le souvenir.

Les compagnies du guet, auparavant si méprisées, reçurent sous la même direction une tenue plus régulière, un habillement uniforme, et furent instruites au maniement des armes.

Enfin, M. d'Argenson s'étoit proposé la suppression d'un des abus les plus choquans de l'ancien régime : la propriété et la vénalité des régimens. Le prix en devoit être diminué progressivement à chaque mutation, jusqu'à ce qu'il eût été totalement annulé.

L'armée, ce sanctuaire de l'aristocratie, étoit en même temps le repaire de toutes les cabales et de toutes les injustices. Les gentilshommes de province, humiliés par la noblesse de cour, se plaignoient aussi des dédains que plus tard ils ont paru oublier. C'étoit en quelque sorte la féodalité réclamant l'assistance de la philosophie contre les abus dont elle-même étoit victime.



Aux lumières de son frère aîné le comte d'Argenson joignoit un extérieur moins sévère, et qui le rendoit plus propre à se maintenir à la cour. « *Il savoit, dit Lacretelle, plaire sans s'avilir, et cacher des pensées hautes sous des formes légères.* » Doué d'un abord prévenant, d'un esprit orné, d'une conversation spirituelle, d'une figure agréable, enfin d'une souplesse de caractère qui manquoit à son aîné, ce fut, au dire de ses contemporains, l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels du dernier siècle. A la fois ferme et persuasif, laborieux et dissipé, au courant de tous les riens du moment et de tous les grands intérêts de l'État, il sembloit passer sa vie dans la société la plus frivole, et ne finit jamais sa journée sans s'être mis au courant de son travail. Ce fut, de tous les ministres de Louis XV<sup>1</sup>, celui pour lequel ce prince montra le plus de goût et d'amitié. Louis XV apprécia ses services, et eut le courage de le maintenir en dépit des favorites, qui redoutoient son influence et la voyoient avec jalousie.

Dès le début de sa carrière ministérielle, lors de la maladie du roi à Metz, en 1744, le comte d'Argenson fut chargé du renvoi de mesdames de Chateauroux et de Lauraguais, et s'en acquitta avec une rigueur qu'elles ne lui pardonnèrent point. La longue rivalité du même ministre et

1. *Correspondance de Grimm*, mars 1769.